

Colloque ASRDLF 2008 Rimouski
Université du Québec à Rimouski

HOMMAGE À CLAUDE LACOUR

par
Philippe MATHIS
25 août 2008

On m'a chargé de dire quelques mots originaux sur l'action de Claude Lacour au sein de la science régionale, et ce, depuis des décennies.

C'est un honneur dont je puis mesurer l'importance au poids des papiers mais cette synthèse qui se voudrait lumineuse et objective « de la pensée lacourienne » est une tâche quasi impossible : il eut fallu un LACOUR pour ce faire. Hélas il n'était pas disponible !

J'ai abordé avec la foi qui renverse « les montagnes [même celles] de Grenoble » ce travail de bénédictin évitant les pas de clercs, nous qui le fûmes dans « le temps long ».

Dans ce procès en hérésie ou en béatification, j'assumerai en toute justice, « qu'on l'approuve ou qu'on le regrette » le rôle de l'avocat du diable et aussi celui du non prévenu.

Je trufferais mes propos qui pourront « faire rage et ravage » de citations que le coupable ne pourra en son âme et conscience que reconnaître siennes (tiens la ville déjà) et ainsi balancer « d'un excès d'indignité à un excès d'espérance » et vice versa.

* * *

Goethe a dit : « ce que je n'ai pas dessiné, je ne l'ai pas compris », condition nécessaire mais non suffisante.

Je vais donc « qu'on le souhaite ou qu'on le déplore » essayer de broser un portrait de Claude Lacour en quelques touches impressionnistes voire même fauvistes, au couteau bien sûr, et ceci à travers ses textes, établis souvent avec la proche collaboration de Sylvette Puissant que j'associe ici.

En des temps reculés, plusieurs décades avant la fin du précédent millénaire, dont les jeunes générations n'ont même plus le souvenir, Claude dit le « (C)SEDE(Z)RIEN succéda à Joseph « le BATISSEUR », mythique fondateur de la dynastie IERSOIIENNE . Claude reçut ultérieurement en apanage personnel, la baronnie de la RERU où il fut contraint par ses pairs à faire la pluie et le beau temps ... tout seul ,

L'origine du surnom « LE SEDERIEN » fait débat parmi les spécialistes.

D'aucuns l'écrivent avec un S en contradiction avec les usages et l'avis du grammairien Grevisse. Ceci sous le prétexte que chaque année au solstice d'été il réunissait ses compagnons avec le ban et l'arrière ban de leurs commensaux pour une étrange et non pas païenne mais pire « laïque », cérémonie quasi initiatique dite le « S'AIDER » et dont l'écriture se serait modifiée, altérée au cours des décennies....

D'autres l'écrivent au nom du purisme d'un langage quasi oublié depuis la victoire incontestée du SMS - dont on attend la version mandarine – l'écriraient dis-je avec un c introductif et un z articulatif, ceci au nom d'un récit légendaire basé sur l'attachement de Claude Lacour à ses territoires et clusties et à la complétude de la région – récit légendaire d'après lequel il couvrait le terrain en permanence en criant à ses vassaux à propos de l'économie spatiale « ne cédez-rien », exhortation à laquelle ses hommes liges répondaient selon cette thèse « Lacour Toujours »

Les archéologues et les historiens débattent encore sur le lieu du conflit : le comté, les baronnies où il y eut, dit-on, « rage et ravage ».

* * *

Je procéderai en deux parties pour l'examen des textes litigieux, la FORME et le FOND, « qui seront très probablement trois ou plus à la fin de l'exposé » en vertu d'un procédé lacourien bien connu. Mais n'ayant ni de timbres poste ni enveloppes, j'ai utilisé les CV de celui-ci pour écrire mon propos.

La forme donc est d'un classicisme non renié. Le discours lacourien s'articule le plus souvent à l'aide de trois procédés issus de la maïeutique, de la scolastique, et de la dialectique.

1. Une forme de maïeutique socratique par laquelle Claude Lacour pousse – par oral ou par écrit – son interlocuteur ou son interpellé scriptural, à approfondir sa pensée, à clarifier son expression, d'aucuns penseraient ses concepts mais restons modestes pour eux et à leur place.
2. Une méthode scolastique dans laquelle la forme est aussi importante que le fond : exposé des connaissances sur le sujet, la question choisie par le Maître et s'il y en a, chose rare, plusieurs : la disputatio. Tout ceci sous le « triptyque » des « diverses trinités » versus « triades ».
3. Une forme de dialectique provocante qui parfois pouvait se confondre avec la maïeutique si le Magister ne faisait pas lui-même la synthèse. Je ne citerai qu'un exemple « CLUSTERS IN THE CITIES, CLUSTERS BY THE CITIES » synthèse « CLUSTIES » qui illustre brillamment la méthode.

Je disais le plus souvent trois formes mais une quatrième s'impose : la métaphore permanente à la fois volcanique et tectonique :

- Volcanique par la soudaineté, la puissance, la luminosité de l'irruption métaphorique, comme le théorème du même nom le démontre ;

- Tectonique car permanente, souterraine, insidieuse, patiente produisant ses effets dans le temps long, érodant des continents de certitudes, faisant émerger des massifs d'interrogations aux reliefs abrupts !

En conclusion, mais peut-on conclure : « il n'est pas certain qu'en de nombreux points notre connaissance ait fondamentalement avancé » car « nous n'avons sans doute pas assez travaillé cette question » ?

En conclusion provisoire dis-je, on note une recherche de la pureté et de la précision de l'expression – certains esprits ringards et grincheux parleraient de l'univocité du concept. Nous avons là la thèse. L'antithèse c'est la métaphore littéraire, scientifique, géologique et sportive.

Combien de fois un impétrant n'a-t-il pas entendu à sa grande terreur : « à quel jeu jouez-vous ? Le ballon, avec ou sans les mains ? » Et suit le pire : « vous êtes libre de poser les règles mais il faut les suivre... ». Ceci bien sûr dans le cadre des usages imposés par l'exercice, ... une certaine forme de jésuitisme !

En dernier lieu et en conclusion ce qui pourrait être une conclusion partielle, il nous faut ouvrir le débat suivant : la forme doit elle être abstraite, rigoureuse, monacale, cistercienne ou au contraire hédoniste, gustative, charmeuse, jouissive ? En bref entre Saint Benoît et Lucullus lequel Claude Lacour devrait-il choisir ?

La réponse est évidente : la cohérence s'impose qu'il le veuille ou non, au défenseur de la culture de toutes les cultures régionales, y compris culinaires, de tous les terroirs, de tous les AOC.

On lit dans un ouvrage célèbre de K. W. von Windisch, par ailleurs fort bien illustré, que dans son « gueuloir » [en français dans le texte], le Professeur s'exerçait, tel Démosthène, à la prononciation de ses concepts favoris, en en goûtant la sonorité, le rythme, le phrasé, l'intonation, l'importance de la finale qui doit se redresser fière et virile.

Bref, Claude Lacour fut, à son corps défendant, contraint de choisir la voie de la sagesse. L'hédonisme est en effet une discipline exigeante qui a ses contraintes et ses rigueurs : point de coke, point de Mac Do, rien que des châteaux, des AOC, voire des crus BOURGEOIS (tiens encore la ville). Par Saint Pétrus, on ne déroge pas, noblesse oblige.

* * *

Après la forme, le fond qui peut, dans un premier temps, se différencier artificiellement de la forme. D'abord la vaste culture claudienne, socle continental de sa recherche, ne manque pas de surprendre, au détour d'une phrase, le lecteur le plus averti.

Je ne citerai qu'un seul exemple tiré de von Windisch : les trois V. Un (ou une) certain S.P. dont je recherche actuellement la trace, arriva, nous dit-on, un beau matin, aux aurores – la pensée lacourienne n'est jamais aussi aigüe, affûtée, qu'au premier chant du coq - , dans un état profond de désarroi, toujours à la recherche de cette synthèse dans laquelle excellait le Magister à propos semble-t-il de vigneronnerie, de futailles et de terrains, bordelais, cela va sans dire : il ne faudrait quand même pas exagérer et pousser la provocation jusqu'à la

Bourgogne ! Le maître voyant la mine déconfite de son élève eut, dans sa grande générosité, un propos bref et lumineux, trois mots mais quels mots : la Ville, le Vin, la Vigne.

Il était là, il a considéré le problème, il l'a résolu, nous rapporte-t-on, comme César devant le Sénat, Veni, Vidi, Vici : le classicisme.

J'ai choisi de citer von Windisch mais je ne mentionnerai pas la multitude d'autres auteurs, d'autres écrits mentionnés dans ses textes, ne le pouvant pas dans le temps qui m'est imparti et surtout ne voulant pas vexer – par un malencontreux oubli – ceux qui, ici, nous honorent de leur présence et ceux qui, aussi, brillent par leur absence. Je ne nommerai personne par charité chrétienne quoique....

Les thèmes lacouriens sont permanents : la ville, la vraie, la Polis, l'Urbs, Bordeaux quoi et les succédanées nouvelle vague : agglomération, métropole, déclinées en espaces centraux,-périphériques intra et sub urbains, en centralité périphérique. A quand la centralité externe, pour laquelle il nous faudra bientôt élaborer une topologie spécifique. Pour inverser une citation de Claude Lacour « le centre ne se définit-il pas par rapport à une circonférence [une périphérie] ». Mais la géométrie c'est ringard. « Global city » et « edge city » sont tellement plus évocatrices et poétiques dans la langue de Voltaire – encore que celui-ci au Canada... ne soit pas totalement sans reproche sinon sans peur selon notre ami Yves Dion.

La ville est décrite par le Professeur Lacour à l'aide de figures de style dont la puissance évocatrice est immédiate :

- le théorème du volcan, bien connu ici, qui dans un amphithéâtre le feu,
- le théorème de la baignoire, magnifique illustration de la dynamique des systèmes : des flux et des stocks à la J.W. Forrester, faisant pâlir Stella, naturellement matutine chez Claude Lacour.

Mais peut-être qu'une autre lecture plus psychanalytique ne révélerait-elle pas le traumatisme profond du jeune potache confronté au problème de la baignoire dont les robinets fuient et qui s'évapore !

* * *

Claude Lacour est un amoureux de la ville, fasciné par sa complexité, sa variété, ses codes, ses dérives, ses glissements, son incompréhensibilité même et peut-être surtout.

En contrepoint le territoire, car on sait que cet homme urbain quasiment « munfordien » trouve refuge et paix au sein de la nature, dans et auprès de la grande et de la petite sylvie landaise – là encore dialectique du cœur et de l'esprit. Mais « l'éloignement ne crée pas mécaniquement la ségrégation, il peut être choisi » nous dit-il en connaisseur et la synthèse ne serait-elle pas la « METRORURALISATION » ?

Pour preuve de cet attachement : un des concepts les plus simples du message lacourien, ce qu'il appelle le syndrome de TARA, qu'y a-t-il de plus clair, de plus signifiant, de plus profondément ressenti ?

C'est une des ambiguïtés, des dialectiques fondamentales de Claude Lacour, il consacre sa thèse aux aspects ruraux avant de succomber à la polarisation bordelaise. Cela eut pu être pire, heureusement qu'en ces temps obscurs Vierzon, Tourcoing où Maubeuge n'avaient ni université ni du reste d'AOC .

A partir de Bordeaux, la transition de la hiérarchie urbaine à la métropolisation est facile : rien qu'un pas et peut-être à reculons car pourquoi ne s'intéresser qu'à un seul échelon fut-il le plus haut « O Rome unique objet de mon ressentiment » !

Mais heureusement le sens lacourien de la mesure trouve là terrain d'application en déclinant : métropoles mondiales, continentales, régionales, locales peut être, rurales certainement nous l'avons vu. Nous retrouvons donc ce sens de la hiérarchie.

Que d'aménités en si peu de mots bien que là encore l'antithèse pointe son nez avec l'affreuse ségrégation. QUOI, la ville des économistes aurait-elle des défauts et la main invisible des tremblements ? La NEU ne serait-elle que la cible vers laquelle volent les flèches assassines des aménageurs géographes et autres sociologues

Oh Pierre-Henri pardonne moi, mais je n'ai pas voulu te saint-sébastieniser, toi qui fut mon guide, je ne suis ni un judas, ni un ingrat.

* * *

Deux parties avais-je annoncé, voici donc la troisième.

Nous avons vu que dans le discours lacourien la forme ne se distingue pas nécessairement du fond, que la thèse génère très naturellement l'antithèse que l'admiration des anciens enfante la provocation quasiment sacrilège dans la forme sans qu'aucunement – enfin presque – le fond ne le soit.

Par un juste retour des choses en application de la métaphore médiévale de la roue qui tourne, je vais appliquer à Claude Lacour le traitement que celui-ci applique aux impétrants : la question, et la question qui tue !

Quand celui-ci, l'impétrant bien sûr, reprend son souffle après un laborieux et complexe exposé tendant à montrer que le sujet est extrêmement important et particulièrement difficile parce ... et encore parce que..., mais que néanmoins les progrès actuels sont très prometteurs pour le futur si etc. ...Il entend, saisi de terreur, tomber comme un couperet la question : « en quelques mots, une phrase maximum, pouvez-vous nous dire quelle est votre question, que voulez-vous démontrer ? »

Je n'aurais pas eu l'outrecuidance de la poser à l'intéressé et au cas où, aurais-je pu saisir la subtile réponse à l'image de celle de la pythie de Delphes, ceci sans le code urbain ? Aussi me la suis-je posée à moi-même après des jours et des jours de lecture et d'exégèse.

Quelle est donc la question fondamentale à laquelle le discours lacourien veut répondre, que veut-il démontrer, que veut-il faire ? Si j'osais et j'ose, « qu'on le souhaite ou qu'on le regrette » ma propre interprétation est la suivante : ce discours tant dans la forme que dans le fond possède trois caractéristiques permanentes : la synthèse, la didactique, la relativisation.

A travers des textes différents, naturellement discontinus temporellement, voire de circonstance – une commande des princes qui nous gouvernent et qui nous financent bien mal. Le discours est d’abord une synthèse. La culture lacourienne est vaste, nous l’avons vu, différente de la mienne, avec des zones de non recouvrement et des « terrae incognitae ».

Pour autant que j’en puisse juger, il connaît les penseurs de la ville aussi bien que moi, son histoire urbanistique, technique (au moins en Europe). Nous sommes tous les deux passionnés de la ville mais « le même mot signifie-t-il les mêmes entendements ? » Claude rappelle souvent et c’est même un leitmotiv, l’importance de la quantification, de la prise en compte de l’espace – mais est-ce le même - et de l’observation concrète comme complément indispensable du discours théorique, conceptuel qui est parfois en lévitation intense chez certains.

L’aménageur, un peu géographe et beaucoup moins économiste que je suis, cherche les outils d’une telle demande. En résumé pour plagier E. Morin, il cogite et je compute. La synthèse est donc son exercice de prédilection où il peut utiliser les qualités de dialecticien et de scolastique. Elle permet aussi, et la transition est naturelle, d’aider à l’accouchement de jeunes générations.

Le transfert de connaissances, facilité par la brillante synthèse rend en apparence plus aisée la métamorphose d’étudiants en chercheurs, de consommateurs d’idées en producteurs de concepts mais au prix cependant de quelques efforts, contractions et voire forceps. Dans ce parcours quasi initiatique Claude est un Maître sans être un gourou, tous en témoignent.

Claude est donc un passeur comme Charon mais à l’inverse et payant de sa personne, un didacticien au sens noble, de ceux qui sont indispensables. Son passage de relais, pour reprendre la métaphore sportive qui lui est chère, est aussi une relativisation.

Il met en effet très souvent en garde contre les dérives, les modes des scientifiques, des comités théodules qui sont sensés expertiser les recherches qu’ils n’ont pas pensé, su ou pu faire eux-mêmes, même s’il y a parmi eux de brillantes exceptions....

Il dénonce « les dérives infinies et approximatives » ; dérives des modes, dérives du moindre effort, dérives plus subtiles de l’anticipation des ressources, mais aussi dérives moutonnières de ceux que la solitude et l’opposition inquiètent, effraient : les pétainistes de la science : pire (et non PIRVILLE quand même) il dénonce les abus de ceux qui volontairement qualifient d’un mot nouveau une observation ou une connaissance ancienne pour essayer de se faire un nom : une forme de falsification scientifique. Et je pourrais citer, comme d’autres, bien des exemples de gens en cour.

C’est là que la culture, la prise en compte du temps, la connaissance des hommes, des politiques, des institutions lui permettent de relativiser « les modes, les emballements » ; et « savoir raison garder » en pratiquant la nécessaire ségrégation entre le bon grain et l’ivraie.

* * *

Ma conclusion sera simple, d’une part parce que « ce qui se conçoit bien etc.... » et d’autre part parce que mon temps de parole s’épuise.

Claude Lacour est par la forme et par le mode de fonctionnement un ancien, un héritier de la tradition et c'est sa modernité en cette période où tout s'effrite, s'érode et se sédimente.

Qui aurait pu penser l'état présent dans les années soixante où rappelons-nous les théories dominantes étaient de type marxiste, utopistes au sens propre?

Le retour périodique à des formes de raisonnement anciennes : les fondamentaux, pour mieux repartir, est une forme de sagesse et c'est aussi la leçon que tu nous donnes au-delà des rapports humains que tu sais rendre si chaleureux, si durables

Comme dit le proverbe, il n'y a que du sommet de la montagne que l'on peut contempler simultanément les deux versants.

Il te reste beaucoup de temps, beaucoup de temps à occuper et encore plus de travail pour contribuer à rendre la science régionale moins ésotérique, moins théologique dans sa forme : logique à partir de présupposés non discutés qui s'assimilent à des croyances voire à des dogmespeut-être ainsi ce procès canonique sera-t-il nul et non avenu.

Je reprends ta citation de Sénèque «la sagesse est dans les choses, dans l'action bien plus que dans les idées ».

Il te faut donc encore exorciser « les temps du verbe, ceux des engouements et des peurs » comme tu nous le dis si bien.

Philippe Mathis
Aout 2008